

## Des Français en Amérique L'adaptation des premiers colons

André Lachance

Special Issue, 2004

Québec : oeuvre du temps, oeuvre des gens

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7615ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lachance, A. (2004). Des Français en Amérique : l'adaptation des premiers colons. *Cap-aux-Diamants*, 11–15.

## DES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

# L'ADAPTATION DES PREMIERS COLONS

PAR ANDRÉ LACHANCE

En 1627, dix-neuf ans après sa fondation, et cela malgré les tentatives de Samuel de Champlain d'en faire un lieu de commerce et de colonisation, Québec demeure un poste de traite, un comptoir de fourrures. Petite agglomération de 72 personnes, les constructions y sont peu nombreuses. Au pied du Cap Diamant, entre le fleuve et la falaise, à part quelques bâtiments peu importants, dont la maison du boulanger et du serrurier, se trouve l'Abitation qui sert à la fois de logement pour la majorité des employés de la Compagnie des Cent-Associés et d'entrepôt. On note aussi la présence du magasin de la Compagnie où sont gardés les articles de traite et la maison construite en 1615 pour les récollets, dont une partie sert maintenant de chapelle le dimanche et l'autre de logement temporaire pour les nouveaux arrivants. Sur la falaise, directement au-dessus de l'Abitation, s'élève le fort Saint-Louis entouré de remparts à moitié terminés et à côté, l'enclos et la maison de Louis Hébert. Dans la vallée de la rivière Saint-Charles, sur les rives de ce cours d'eau, sont bâtis le couvent des jésuites et, un peu plus loin en amont, celui des récollets. Voilà ce à quoi se résume l'ensemble des immeubles du poste de Québec.

### LES PREMIERS HABITANTS

Quant au défrichage, il est encore peu avancé. «Ce qui a été cultivé en ce lieu par les Français est peu de choses, écrit le père Jérôme Lalemant, en 1626, s'il y a dix-huit ou vingt arpents de terre, c'est le bout du monde». Seulement la famille Hébert, les récollets et les jésuites possèdent des terres où se fait de la culture. Le poste de Québec dépend toujours de la France pour son approvisionnement en nourriture et risque la famine chaque hiver. Le récollet Gabriel Sagard écrit : «Si on eut manqué une seule année d'y porter des vivres de France, tous les Français de l'habitation eussent péri de faim».

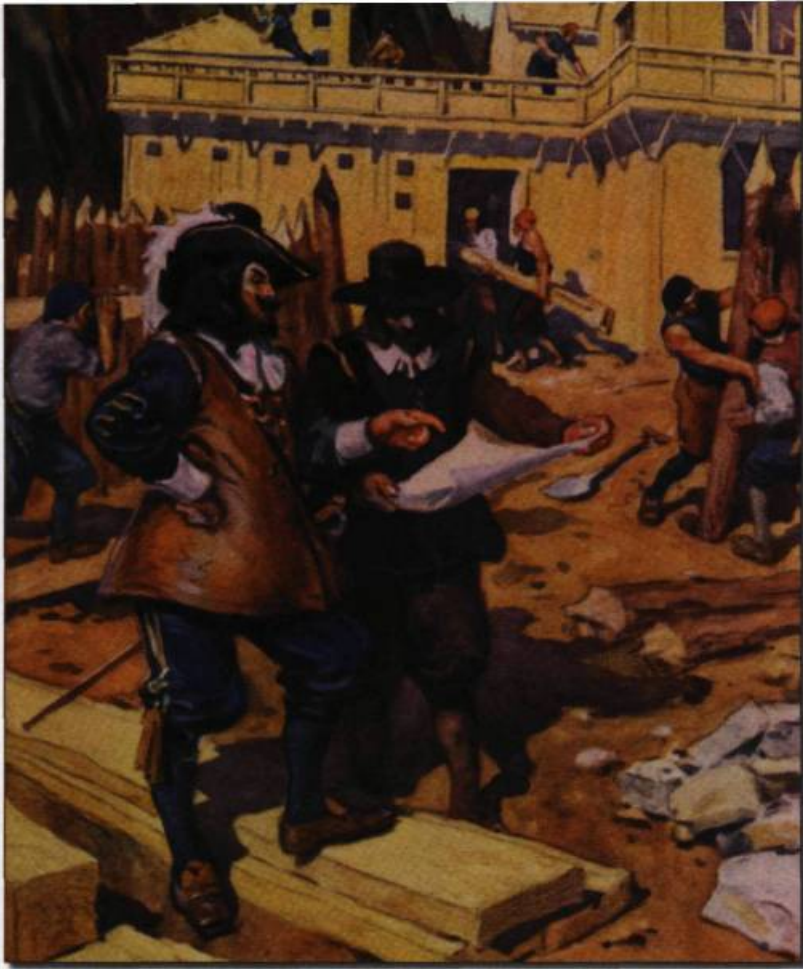
Parmi les 72 personnes qui constituent l'ensemble de la population québécoise, il n'y a que quatre familles, soit celles de Louis Hébert, Guillaume Couillard, Pierre Desportes

et Abraham Martin, et peu de femmes. Elles sont au nombre de neuf dont cinq petites filles : Louise et Marguerite Couillard, Marguerite et Hélène Martin, et Hélène Desportes. Nous sommes donc en présence d'une population principalement masculine dont la majorité est constituée d'ouvriers (charpentier, menuisier, serrurier-forgeron, maçon, scieur de long, etc.), venus travailler quelque temps pour le compte de la Compagnie. Au total, pendant ce premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, près de 400 personnes, originaires principalement de la Normandie, de l'Île de France et de la Bretagne, auraient séjourné dans la colonie, mais bien peu y serait demeuré cependant.

Arrivé en Nouvelle-France vers 1613, Guillaume Couillard épouse la fille de Louis Hébert, Guillemette, en 1621, et il s'établit à l'emplacement actuel du Séminaire de Québec. Il est le premier colon à manier la charrue. Il sera anobli par le roi de France, en 1654. Sa statue, une œuvre d'Alfred Laliberté, est une composante du monument de Louis Hébert (parc Montmorency). Photo : Jocelyn Saint-Pierre, 2002. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants).







■ La construction de l'Abitation de Samuel de Champlain, en 1608, lithographie d'après une peinture de Charles William Jefferys. (Collection Yves Beauregard).

Ces immigrants du nord de la France qui débarquent à Québec pour la première fois se retrouvent devant un pays dont l'immensité et la «sauvagerie» les dépassent. Ils viennent de remonter un fleuve dont les dimensions sont énormes par rapport aux fleuves français. Par exemple, l'embouchure du Saint-Laurent a une centaine de kilomètres de largeur, ce qui est sans commune mesure avec celle de la Seine qui n'a que cinq kilomètres. Ils sont devant des forêts dont les bois sauvages s'échelonnent à perte de vue le long du Saint-Laurent. La vallée laurentienne est couverte au nord d'une forêt de conifères et au sud de feuillus. Et que dire des lacs qui sont, pour ces arrivants, aussi vastes que des mers et de la faune nombreuse qu'ils peuvent chasser sans réserve!

#### LE CLIMAT ET LES SAISONS

Autre constatation importante pour eux : le froid. Déjà, à l'entrée du golfe du Saint-Laurent, ils ont croisé des glaces et des icebergs qui leur donnent un avant-goût de ce qui les attend. Le jésuite Pierre Biard écrit dans sa *Relation* de 1611 :

«Ces glaces étaient monstrueuses [...] En aucun endroit, apparaissaient de hauts et prodigieux glaçons nageant et flottant, élevés de 30 et 40 brasses, gros et larges comme si vous joigniez plusieurs châteaux ensemble, et

comme [...] si l'église Notre-Dame-de-Paris avec une partie de son île, maisons et palais, allait flottant dessus l'eau.»

En réalité, ils entrent dans un pays qui n'a que deux saisons : un hiver long et très difficile et un été souvent bref et très chaud. Pierre Boucher écrit en parlant des saisons : «On n'en compte proprement que deux, car nous passons, tout d'un coup d'un grand froid à un grand chaud, et d'un grand chaud à un grand froid; c'est pourquoi on ne parle que par hiver et été.»

Une fois arrivés à Québec, au cours de l'été, les Français sont d'abord surpris par la chaleur qui y règne. «La chaleur est ici grande et brûlante», écrit le père Paul Le Jeune. «Il fait ici des chaleurs si violentes en ce mois de juin et une si grande sécheresse que je n'ai rien vu ni senti de semblable en France», ajoute-t-il un peu plus loin. Et si en ces temps-là, ils osent quitter le poste de Québec pour s'aventurer dans les bois, ils sont attaqués par des milliers de moustiques. «Je pensai être mangé des maringouins; ce sont des petites mouches importunes au possible. Les grands bois qui sont ici [l'île aux Basques] en engendrent de plusieurs espèces [...]. Pour les maringouins, c'est l'importunité même, on ne saurait travailler, notamment à l'air, pendant leur règne, si on n'a pas de la fumée auprès de soi pour les chasser [...] J'en ai vu qui avaient le col, les joues, tout le visage si enflé qu'on ne leur voyait plus les yeux. Ils mettent un homme tout en sang quand ils l'abordent», écrit Le Jeune, en 1632.

Toutefois, il semble qu'au poste de Québec les moustiques se faisaient moins sentir. «[...] il s'en trouve fort peu au fort de Québec, à cause qu'on coupe les bois voisins», ajoute le jésuite.

Lorsqu'ils sont installés à Québec, ces premiers arrivants font l'expérience de l'hiver qui suscite chez eux beaucoup d'appréhension, de désarroi. Dès l'arrivée des premiers froids rigoureux, à la prise des glaces sur le fleuve Saint-Laurent, ils «s'encabanent». Certains meurent pendant les premiers hivers, de froid, de faim, de maladie. Les difficultés des premiers «hivernements» sont telles que la crainte d'un nouvel hiver précipite les travaux de construction au point que pendant la belle saison on néglige la coupe du bois de chauffage. Tout le temps que l'on a est plutôt consacré à déblayer le périmètre où l'on érigera son logis et le bois coupé est gardé pour bâtir l'habitation. Les hivernants se retrouvent ainsi sans aucune provision de bois quand la saison froide arrive. Eux, qui avaient connu en France des hivers pluvieux



## LES HABITATIONS

et plutôt doux, n'ont pas prévu la rudesse et la longueur de l'hiver canadien où la température hivernale règne pendant presque six mois. Le Jeune écrit à son supérieur après son premier hiver : «[...] l'hiver a été long : depuis le 27 novembre jusqu'à la fin d'avril, la terre a toujours été blanche de neige». Dès novembre arrivent les premières chutes de neige. La couche de neige peut atteindre jusqu'à trois mètres, l'épaisseur moyenne se situant autour d'un mètre et demi à deux mètres. «Il y avait partout quatre ou cinq pieds [un mètre et demi environ] de neige, en quelques endroits plus de dix [un peu plus de trois mètres]; devant notre maison, une montagne, raconte le père Le Jeune à son correspondant. Les vents la rassemblant et nous, d'autre côté, la relevant pour faire un petit chemin devant notre porte, elle faisait comme une muraille toute blanche, plus haute d'un ou deux pieds [un demi-mètre environ] que le toit de la maison».

Cependant, cette neige est aussi l'occasion de jeux, de glissades joyeuses comme le mentionne Le Jeune : «On se roule ici sur la neige comme en France sur l'herbe de nos prairies, pour ainsi dire [...] Combien de fois, trouvant quelque colline ou montagne à descendre, me suis-je laissé rouler [glisser] à bas sur la neige, sans en recevoir autre incommodité, sinon de changer pour un peu de temps mon habit noir en un habit blanc; et encore cela se fait-il en riant. Car si on ne se soutient bien assis sur ses raquettes, on se blanchit aussi bien la tête que les pieds. Combien de fois ai-je fait de même sur des glaces fort hautes, qui bordaient la rivière sur laquelle je voulais aller.»

Le froid sévit durement en janvier et février. La moyenne des températures se situe autour  $-7^{\circ}\text{C}$ . Cependant, le thermomètre varie beaucoup et il peut descendre jusqu'aux environs  $-30^{\circ}\text{C}$  certains jours.

«Le froid était parfois si violent, écrit le père Le Jeune, en 1633, que nous entendions les arbres se fendre dans les bois, et en se fendant faire un bruit comme des armes à feu. Il m'est arrivé qu'en écrivant fort près d'un grand feu, mon encre se gelait, et par nécessité il fallait mettre un réchaud plein de charbons ardents proche de mon écritoire, autrement j'eusse trouvé de la glace noire au lieu d'encre [...] Le 10 de janvier le froid était fort violent [...] J'ai souvent trouvé de gros glaçons attachés le matin à ma couverture, formés du souffle de l'haleine. Et m'oubliant de les ôter le matin, je les trouvais encore le soir [...] Cette rigueur démesurée n'a duré que dix jours ou environ, non pas continuels, mais à diverses reprises.»

Les premières habitations, particulièrement les maisons en pierre, offrent très peu de résistance à ce froid intense, et ce, malgré des murs de près d'un mètre d'épaisseur. Elles s'avèrent mal adaptées aux hivers laurentiens. La pierre laisse pénétrer le froid et l'humidité et elle se dégrade facilement. Les gelées très fortes font éclater les parois et plus encore le mortier dont les joints se cassent à la moindre infiltration d'eau. Des pans de mur se boursoufflent et s'écroulent à cause du froid. Posées directement sur le sol, les pierres de fondation se déchaussent dès qu'il y a du gel et du dégel et ainsi la solidité de la construction est atteinte. Tant et si bien que souvent, dans les premières habitations, on doit prendre des pelles de bois et des balais pour jeter dehors la neige qui y est entrée pendant la nuit, le vent et la neige pénétrant de partout dans le logis.

Toutefois, plusieurs habitations, dont la maison de Louis Hébert, ne sont que partiellement construites en pierre. Comme en Basse-Normandie, seuls les murs pignons des habitations sont de pierre. Certaines autres constructions, tel l'édifice du fort Saint-Louis et la maison du serrurier et du boulanger semblent être en charpente de colombage avec remplissage de pièces de bois et revêtement de planches.

Tous ces bâtiments qu'ils soient de pierre ou de bois sont mal isolés et consomment beaucoup de bois. Alors qu'en France, pour être confortable, on n'avait besoin de brûler des fagots dans la cheminée que pendant deux ou trois mois, au Canada, il est nécessaire d'en-

■  
Scène de traite devant l'Abitation, en 1633.  
(Illustration : Francis Back ©, 1994).





tretenir un feu intense durant presque la moitié de l'année, ce qui oblige à utiliser environ vingt cordes de gros bois par an. Et encore, tout ce bois ne permet pas d'être à l'abri du froid car, comme l'écrit Marie de l'Incarnation à son fils : «On se chauffe d'un côté et, de l'autre, on meurt de froid». Cette grande consommation de bois exige des semaines de bûchage et de manutention de la part de Français habitués davantage à la fabrication de fagots qu'à l'abattage d'arbres. En 1628, Champlain écrit : «Tout l'hiver nos hommes furent assez fatigués à couper du bois et le traîner sur la neige de plus de 2 000 pas pour le chauffage. C'était un mal nécessaire pour un plus grand bien». De cette façon, les Québécois brûlent un bois encore vert, générateur de fumée et de suie.

La vie hivernale des premiers arrivants se déroule ainsi autour de la cheminée, emmurés dans leur habitation; les déplacements extérieurs étant limités par le froid et la neige. Pour briser cet isolement et survivre dans cet environnement qui leur apparaît hostile au premier abord, ils apprennent des Amérindiens à se servir de raquettes ne serait-ce que pour aller chercher du bois ou se déplacer d'un point à un autre. Gabriel Sagard écrit : «Pendant les grandes neiges, nous étions souvent contraints de nous attacher des raquettes sous les pieds [...] nous n'eussions pu facilement nous retirer des neiges avec nos sandales de bois». Et le père Jérôme Lalemant ajoute à ce propos, à la même époque : «C'est la coutume en ce pays de marcher sur des raquettes pendant l'hiver [...] à l'imitation des Sauvages». Aussi, on adopte la traîne utilisée par les Autochtones pour transporter les charges sur la neige. Le transport du bois sur la neige en est beaucoup facilité pour les Français.

#### L'ALIMENTATION

Grâce à la raquette et à la traîne, on peut aller à la chasse et ajouter à l'alimentation de base constituée principalement de salaisons, des viandes fraîches comme l'orignal et le chevreuil. Toutefois, les premiers arrivants cherchent autant que possible à se nourrir

comme en France. La Compagnie dont dépendent pour la nourriture 55 des 72 personnes qui se retrouvent à Québec, en 1627, exporte donc les «salures» : viandes et morues, les farines pour le pain et les galettes, les jambons, les épices, le sucre, des raisins, des pruneaux, des amandes et des plantes potagères comme les pois, carottes, choux, laitues, oseille, melons, concombres, betteraves et navets. D'ailleurs, même si on retrouve plusieurs de ces plantes potagères dans les rares jardins de Québec, on n'en produit pas suffisamment pour avoir des réserves quand l'hiver arrive. Cette situation conduit les habitants de Québec à vivre dans l'angoisse de ne pas être ravitaillés à temps par la France et à craindre la famine l'hiver venu, même si, en dernier recours, on peut se nourrir du blé d'Inde que les Amérindiens cultivent. Voilà pourquoi, au printemps de 1624, par exemple, Champlain garde en réserve quatre barriques de maïs, en cas de famine.

Les premiers arrivants essaient de boire dans la mesure du possible les mêmes boissons que dans la métropole. C'est ainsi qu'ils consomment du vin, de l'eau-de-vie et assez couramment du cidre importés. Cependant, la rareté et le coût de ces boissons amènent peu à peu les immigrants à les remplacer par de la bière qu'ils fabriquent eux-mêmes ou encore par de l'eau. Les puits et les fontaines étant rares, plusieurs citoyens de Québec doivent, pour s'approvisionner en eau, aller la puiser au fleuve ou à la rivière. L'hiver, il faut fendre la glace à grands coups de hache pour réussir à en avoir. Et cette eau, une fois ramassée et mise dans un baril de bois, doit être placée près d'un bon feu sinon elle gèle. Malgré toutes ces précautions, le froid est si vif qu'il faut avoir grand soin tous les matins de rompre la croûte de glace qui se forme dans ce vaisseau, autrement, en deux nuits, tout ne serait qu'un glaçon, le poinçon [baril de bois] fut-il plein», écrit Le Jeune.

#### LE VÊTEMENT

Malgré les temps froids de Québec, les immigrants continuent à s'habiller à la mode européenne. Ils importent de France leurs vête-

Un groupe de colons à l'intérieur de l'Abitation, en 1627. (Illustration : Francis Back ©, 1994).



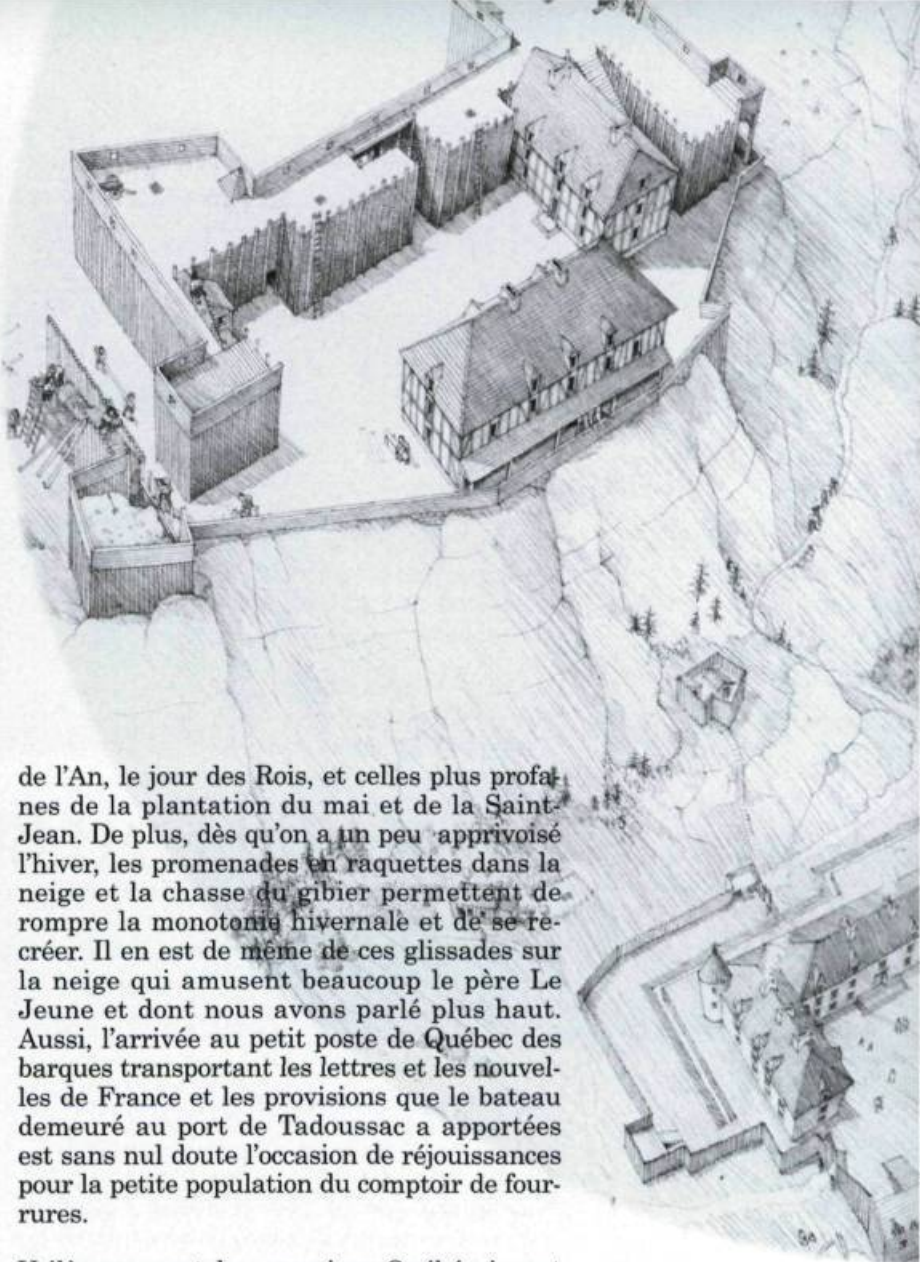


ments et tissus. Leur costume est constitué d'un bonnet de laine rouge ou blanche, ou encore d'un chapeau de laine noire, ou d'un tapabord. Sur le corps, ils mettent un caleçon de toile blanche ou grise, un haut-de-chausse (culotte) de serge grise ou blanche, une chemise de toile blanche ou jaune et en plus, quelquefois, une camisole ou une chemisette. Par-dessus tous ces vêtements, ils portent un justaucorps de bure grise doublé de serge blanche et autour du collet un rabat en toile de batiste ou en dentelle. Dès que le temps devient frais, ils enfilent en plus un manteau ou capot de drap bleu. Leurs pieds sont recouverts de longs bas de toile blanche, de drap gris ou de laine assez grossier, appelée «créseau», de couleur rouge. Ils marchent dans des souliers «français» munis de talons ou dans des sabots de bois. Ils protègent leurs mains du froid avec des mitaines de laine ou de castor ou encore avec un manchon de fourrure. Les vêtements de la femme sont moins bien connus, mais elle porte des chemises et des camisoles de toile blanche comme l'homme. Elle a des jupes de serge blanche ou verte, des bas en étamine blanche, des coiffes et des cornettes blanches ou noires, des mouchoirs de col, des gants et des manchons. Ce n'est que par nécessité absolue que les premiers Québécois adoptent certains éléments du costume amérindien comme les mitasses, les mitaines, les casques de fourrure et les souliers sauvages. Par exemple, les Français portent les chaussures amérindiennes seulement parce qu'il leur est impossible autrement de chausser les raquettes, indispensables pour se déplacer en hiver dans la colonie naissante. Dès le printemps, on s'empresse de les abandonner pour mettre ses souliers «français». «L'hiver passé, nous reprenons nos souliers français», écrit le père Le Jeune.

#### LES OCCUPATIONS ET LES LOISIRS

Ces premiers Québécois sont au service de la Compagnie qui les fait travailler au défrichage des emplacements, à la construction et à l'entretien des bâtiments nécessaires à la bonne marche du commerce. L'hiver, ils doivent abattre les arbres puis les couper en bois de chauffage. Le jésuite Le Jeune écrit à ce propos : «Il faut confesser que les travaux sont grands en ces commencements. Les hommes sont les chevaux et les bœufs. Ils apportent ou traînent les bois, les arbres, la pierre [...] Les mouches de l'été, les neiges de l'hiver et mille autres incommodités sont importunes.»

Pour agrémenter cette vie de labeur, on célèbre les fêtes religieuses comme Noël, le jour



de l'An, le jour des Rois, et celles plus profanes de la plantation du mai et de la Saint-Jean. De plus, dès qu'on a un peu apprivoisé l'hiver, les promenades en raquettes dans la neige et la chasse du gibier permettent de rompre la monotonie hivernale et de se recréer. Il en est de même de ces glissades sur la neige qui amusent beaucoup le père Le Jeune et dont nous avons parlé plus haut. Aussi, l'arrivée au petit poste de Québec des barques transportant les lettres et les nouvelles de France et les provisions que le bateau demeuré au port de Tadoussac a apportées est sans nul doute l'occasion de réjouissances pour la petite population du comptoir de fourrures.

Voilà comment les premiers Québécois ont vécu leur implantation dans un monde sans commune mesure avec l'univers matériel qu'ils ont laissé. De prime abord dépassés et angoissés devant cette terre nouvelle, ils apprendront peu à peu à la connaître et à l'apprivoiser. ♦

André Lachance est historien et professeur à la retraite de l'Université de Sherbrooke.

#### Pour en savoir plus :

Sophie-Laurence Lamontagne. *L'hiver dans la culture québécoise (XVII<sup>e</sup> - XIX<sup>e</sup> siècles)*. Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1983.

André Robitaille. *Habiter en Nouvelle-France, 1534-1648*. Beauport, Publications MNH, 1996.

Marcel Trudel. *Histoire de la Nouvelle-France, III, La seigneurie des Cent-Associés, 1627-1663, tome 2, La société*. Montréal, Fides, 1983.

Reconstitution de l'Abitation, au bord du Saint-Laurent, et du fort Saint-Louis sur la falaise par l'illustrateur Carlo Wieland à partir de plans d'archives. (Jean Hamelin et Carlo Wieland, *Québec 1626*, Edisem).